



Le plan de l'hacienda

Bâtir chez soi. Tenir quand ça cogne.

RÉCIT · PROPOSITION

VERSION 0.1 · 2026-08-25

CHAPITRE I

La maison

Commençons par la mauvaise nouvelle, parce qu'elle est connue : quand on loge chez un propriétaire, on habite chez lui. La fameuse agence Patreon l'a rappelé à sa façon. Un matin, serrure changée, meubles sur le trottoir, et les invités dispersés sans même qu'on leur laisse une adresse. Pas de préavis, pas de juge. Ce n'est pas un accident de parcours : c'est le contrat, quand on installe ses meubles dans la maison d'un autre.

L'idée est donc simple : arrêter de louer, bâtir chez soi. Une hacienda à soi, une adresse principale. Dans le monde réel, cette maison, c'est un site à lui : sa médiathèque, son guichet, son point de contact direct avec les siens. Et pour un homme qui a porté sept tonnes de cartons par semaine pendant des années, un endroit où poser enfin les siens. Podcast, vidéos, lives, livres, BD : toutes les affaires sous le même toit, au lieu d'un patrimoine éparpillé dans cinq garde-meubles où l'on ne sait jamais dans quel carton chercher, ni ce qui a été perdu en route.

Et dans cette maison, une grande salle qui est à la fois bibliothèque, audiothèque et vidéothèque : des rayonnages de livres, de disques et de films, comme le mur qu'on aperçoit derrière lui dans les lives. Chaque enregistrement (épisode, live, vidéo) y a son tiroir ; dans chaque tiroir, le livre de l'enregistrement, tout ce qui s'y est dit, couché sur le papier, du premier « Heeeee bonjouuur les amis » au dernier mot. Rien ne se perd. On ouvre le tiroir, on feuillette, on retombe sur le passage cherché, même trois ans plus tard.

Et cette maison-là, personne d'autre n'en tient toutes les clés. Bâtie pour tenir même quand ça cogne à la porte. Mais ça, c'est le chapitre des remparts.

Ce document, c'est le plan d'ensemble. La visite commence par la grande salle.

CHAPITRE II

La bibliothèque vivante

Une bibliothèque, ce n'est pas une cave. On n'y descend pas des cartons pour les oublier : on y fait vivre les livres.

D'abord, l'atelier de restauration. Les premiers épisodes, enregistrés avec les moyens du bord, y passent un par un. Le son se répare comme une reliure : craquements gommés, voix remise à neuf. Spotify et Apple garderont leurs exemplaires abîmés ; l'édition restaurée n'existe qu'ici. Pour l'entendre, il faut pousser la porte.

Ensuite, les signets. Les punchlines, les fous rires, les grandes tirades. Mais pas seulement : l'anecdote historique surgie au détour d'une question d'auditeur, au beau milieu d'un livre de trois heures, celle qu'on raconte à un ami le lendemain et qu'on ne retrouve plus jamais. Ici, chaque moment qui compte a sa page marquée. Le livre s'ouvre à la bonne page.

Puis les salles. La salle des années 80 et 90, la salle des jeux vidéo, celle du cinéma, la chapelle, la table du terroir, la salle de boxe. Et quelque part, une salle des choses vraies. Le même fonds, rangé de plusieurs façons, selon ce qu'on est venu chercher. Chacun sa porte d'entrée, tout le monde sous le même toit.

Dernière chose : cette bibliothèque donne sur la rue. Celui qui cherche un film de son enfance, un saint, une bataille, peut tomber sur une page de la bibliothèque sans l'avoir cherchée. Il entre pour une phrase, il reste pour le reste.

CHAPITRE III

Les remparts

Une maison pareille, ça se défend. Et pour ce chapitre, le plan existe déjà : celui du fortin d'« Apocalypse ». Quand plus rien ne marche, quelques-uns relèvent un petit fortin façon gaulois dans le Sud-Ouest. Et ce qui le rend imprenable, ce ne sont pas d'abord les murs, c'est la règle. On n'y entre pas sur sa bonne mine : on y entre pour ce qu'on sait faire. La maison est bâtie sur cette règle-là.

D'abord, chaque artisan a un métier — un seul. Celui qui grave l'adresse au portail n'est pas celui qui entretient le chemin, qui n'est pas celui qui a monté les murs, qui n'est pas celui qui tient le guichet. Aucun n'a toutes les clés. Si l'un flanche, on le remplace le lendemain, sans toucher aux murs.

Ensuite, l'atelier. Si l'imprimeur du bourg refuse un matin de retirer les livres, on hausse les épaules : la presse est à la maison. Le graveur de disques fait des siennes ? L'atelier grave aussi. Relier, restaurer, enregistrer, tirer de nouveaux exemplaires : tout ce qui fait vivre le fonds se fabrique entre ces murs, avec ses outils. On commande au-dehors ce qui est commode. Jamais ce qui est vital.

Et Bernard ? Bernard, on le connaît. C'est lui qui, dans le monde d'avant, arrivait avec son classeur et son « ne vous inquiétez de rien, on s'occupe de tout », et c'est lui qui, le jour venu, a retourné sa veste et changé la serrure. Il travaillait à l'agence, disons. Alors quand il se présente aux remparts pour proposer à nouveau ses services, la réponse tient en peu de mots : il peut dormir dehors. Et de toute façon, il ne sait rien faire d'utile. On commercera volontiers avec le bourg (vendre au marché, s'afficher sur la place), mais plus aucune clé maîtresse ne sort de la maison.

Enfin, le coffre. Dedans, le double des plans et la graine de tout : de quoi rebâtir la maison pierre pour pierre sur un autre terrain, si un jour celle-ci brûlait. Car quand le monde se reconstruit, ça ne tient jamais à un seul village. Plusieurs chemins mènent déjà ici, et d'autres mèneront ailleurs s'il le faut. Qu'une porte se ferme, les siens savent par où revenir : la liste du tiroir de l'entrée sert à ça.

Le monde d'avant a encore ses Bernards. Les remparts, eux, se coulent maintenant.

CHAPITRE IV

Le maître chez lui

Il reste une question, et c'est la seule qui compte à la fin : à qui appartient la maison ?

Réponse courte : à lui. Le terrain, les murs, les clés, tout est à son nom. Pas de bail, pas de propriétaire au-dessus, personne pour changer la serrure un matin sans prévenir. Et si le terrain venait à ne plus convenir, la maison se démonte et se remonte ailleurs : elle a été prévue pour ça.

Et celui qui bâtit la maison n'y habite pas. Un maçon construit, remet les clés, et s'en va. Il revient volontiers si on le rappelle, pour agrandir une aile ou reprendre un mur, mais la maison ne l'attend pas pour tenir : les plans restent dans le tiroir de l'entrée, écrits pour que n'importe quel artisan puisse reprendre l'ouvrage demain. On le rappelle si son travail plaît ; on en appelle un autre s'il déçoit. La maison ne dépend d'aucun corps de métier, sinon on n'aurait fait que changer de dépendance.

Enfin, le registre des invités. Ceux qui poussent la porte, ceux qui s'installent, ceux qui reviennent chaque dimanche : leurs noms font partie de la maison, eux aussi. Le registre n'appartient à aucun prestataire et n'est prisonnier d'aucun. Bernard et son agence ont retourné leur veste en gardant la liste des invités ; ici, la liste est dans le tiroir de l'entrée. Où qu'on le chasse, les siens sauront toujours où le retrouver.

Être chez soi ne dispense pas d'entretenir la toiture ; ça garantit seulement que personne ne peut vendre la maison pendant qu'on dort.

Voilà le plan. Quelques pièces sont déjà meublées : c'est la maison témoin, elle se visite. Le reste se bâtit dans l'ordre, pierre par pierre, sur des fondations déjà dessinées. Après quoi, il ne manquera plus qu'une figurine de requin sous anabolisants sur une étagère et un gros chien noir devant la cheminée, pour se sentir tout à fait chez soi.